

Rimbaud et les images

Quelles images Rimbaud aime-t-il ?

Son « Ophélie »...

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, -
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or

II

Ô pale Ophélia ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
- C'est que les vents tombant des grands monts de
Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

- Et le poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

... est-elle inspirée par ces tableaux, de peintres français (dits « pompiers ») et anglais (dits « Préraphaélites ») de son époque ?

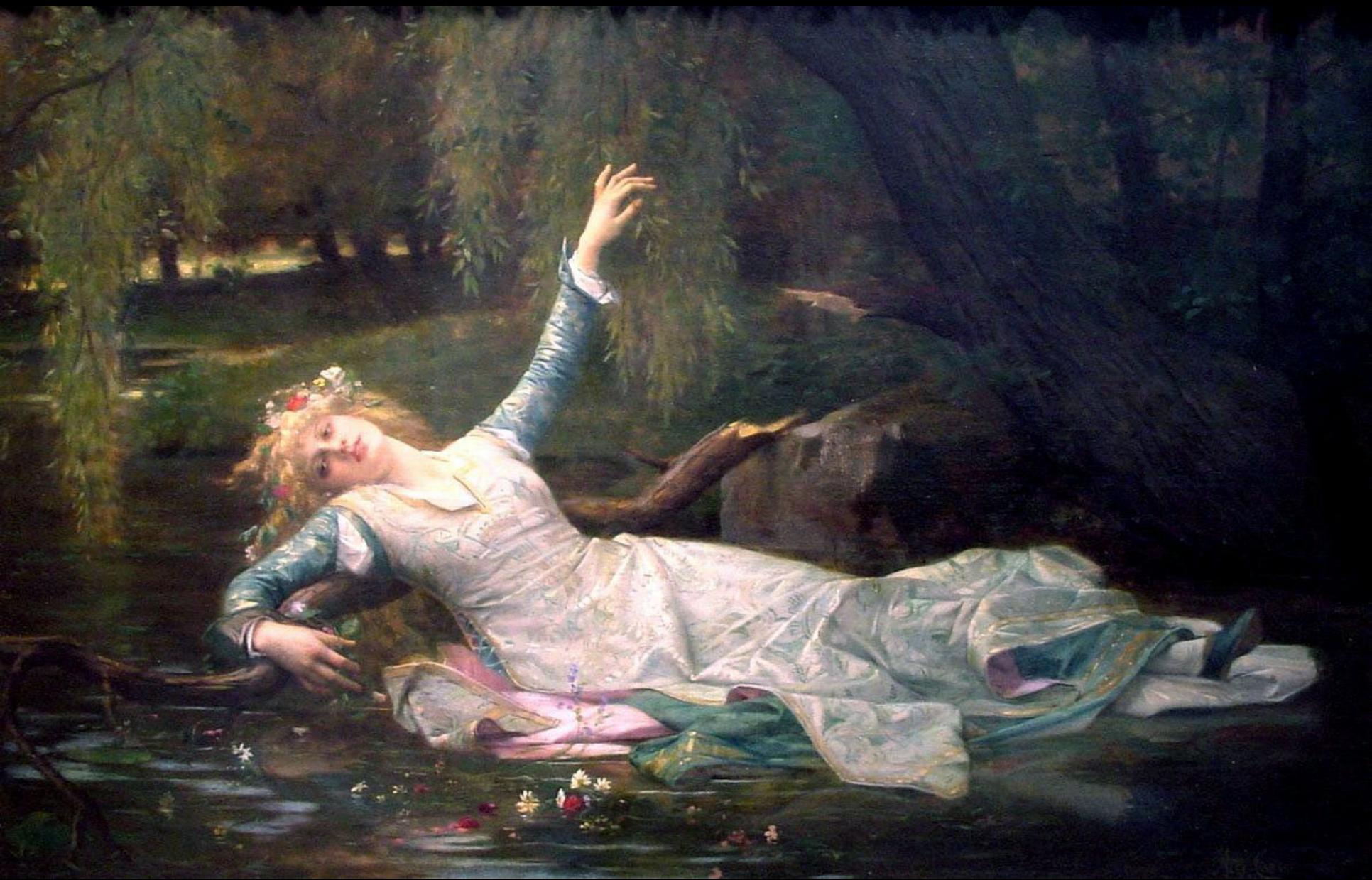


Deux « Ophélie » de John William Waterhouse



Encore John William Waterhouse





Alexandre Cabanel, 1863

En fait tous illustrent directement Shakespeare, dont Rimbaud reste assez loin.

Hamlet (IV, 7)

de William Shakespeare

Traduit de l'anglais par François de Victor Hugo

LA REINE. - Un malheur marche sur les talons d'un autre, tant ils se suivent de près : votre sœur est noyée, Laertes.

LAERTES. - Noyée ! Oh ! Où donc ?

LA REINE. - Il y a en travers d'un ruisseau un saule qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant. C'est là qu'elle est venue, portant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres que les bergers licencieux nomment d'un nom plus grossier, mais que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Là, tandis qu'elle grimpait pour suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée, et tous ses trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements se sont étalés et l'ont soutenue un moment, nouvelle sirène, pendant qu'elle chantait des bribes de vieilles chansons, comme insensible à sa propre détresse, ou comme une créature naturellement formée pour cet élément. Mais cela n'a pu durer longtemps : ses vêtements, alourdis par ce qu'ils avaient bu, ont entraîné la pauvre malheureuse de son chant mélodieux à une mort fangeuse.

Dans une seule peinture de son époque, on trouve des éléments qui ont pu inspirer Rimbaud.





John Everett Millais, 1852

Sur *l'onde calme et noire* où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, *fantôme blanc, sur le long fleuve noir*
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur *son grand front rêveur* s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, -
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or



Néanmoins il est plutôt inspiré par
des vers de Théodore de Banville
que par ces tableaux.

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent **les roseaux**.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, -
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or

*Que la pale Ophélie,
En sa mélancolie,
Cueille dans **les roseaux**
Les fleurs des eaux !*

Néanmoins il est plutôt inspiré par
des vers de Théodore de Banville
que par ces tableaux.

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que **sa douce folie**
Murmure sa romance à la brise du soir

*Qui, répétant tout bas les chansons d'Ophélie,
Ne retrouve des pleurs pour **sa douce folie** ?*

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent **les roseaux**.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, -
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or

*Que la pale Ophélie,
En sa mélancolie,
Cueille dans **les roseaux**
Les fleurs des eaux !*

Néanmoins il est plutôt inspiré par
des vers de Théodore de Banville
que par ces tableaux.

Sur **l'onde** calme et noire **où dorment les étoiles**
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que **sa douce folie**
Murmure sa romance à la brise du soir

*Qui, répétant tout bas les chansons d'Ophélie,
Ne retrouve des pleurs pour **sa douce folie** ?*

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent **les roseaux.**

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort, -
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or

*Que la pale Ophélie,
En sa mélancolie,
Cueille dans **les roseaux**
Les fleurs des eaux !*

*Comme l'autre Ophélie,
Dont la **douce folie**
S'endort en murmurant
Dans le torrent,*

*Pâle, déchevelée
Et dans **l'onde étoilée**
Éparpillant encor
Ses tresses d'or [...]*

Néanmoins il est plutôt inspiré par
des vers de Théodore de Banville
que par ces tableaux.

De quelle Aphrodite se moque Rimbaud dans sa « Vénus Anadyomène » ... ?

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates :

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à !a loupe.....

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;
- Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

De celle-ci ... ?



ou de celle-là ?



Alexandre Cabanel

De ces Vénus antiques ?







Venus marina, Pompéi

De ces Vénus de la Renaissance ?



Botticelli



Titien

Ou de celles
des peintres
de son époque ?



Jean-Baptiste Chassériau



Ingres

En fait un peu de toutes.

Rimbaud semble donc avoir assez peu de goût pour les images « culturelles, savantes ».

Alors lesquelles ?

De fait un des textes du recueil de Douai évoque explicitement une image.

**L'éclatante victoire de Sarrebruck,
-remportée aux cris de vive l'Empereur !**

*(Gravure belge brillamment colorée,
se vend à Charleroi, 35 centimes).*

Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose
Bleue et jaune, s'en va, raide, sur son dada
Flamboyant ; très heureux, - car il voit tout en rose,
Féroce comme Zeus et doux comme un papa ;

En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste
Près des tambours dorés et des rouges canons,
Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste,
Et, tourné vers le Chef, s'étourdit de grands noms !

A droite, Dumanet, appuyé sur la crosse
De son chassepot, sent frémir sa nuque en brosse,
Et : « Vive l'Empereur !!! » - Son voisin reste coi...

Un schako surgit, comme un soleil noir... - Au centre,
Boquillon rouge et bleu, très naïf, sur son ventre
Se dresse, et, - présentant ses derrières - : « De quoi ?... »

Le texte même évoque les couleurs simples et vives des gravures d'Épinal

Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose
Bleue et **jaune**, s'en va, raide, sur son dada
Flamboyant ; très heureux, - car il voit tout en **rose**,
Féroce comme Zeus et doux comme un papa ;

En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste
Près des tambours **dorés** et des **rouges** canons,
Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste,
Et, tourné vers le Chef, s'étourdit de grands noms !

A droite, Dumanet, appuyé sur la crosse
De son chassepot, sent frémir sa nuque en brosse,
Et : « Vive l'Empereur !!! » - Son voisin reste coi...

Un schako surgit, comme un soleil **noir**... - Au centre,
Boquillon **rouge** et **bleu**, très naïf, sur son ventre
Se dresse, et, - présentant ses derrières - : « De quoi ?... »

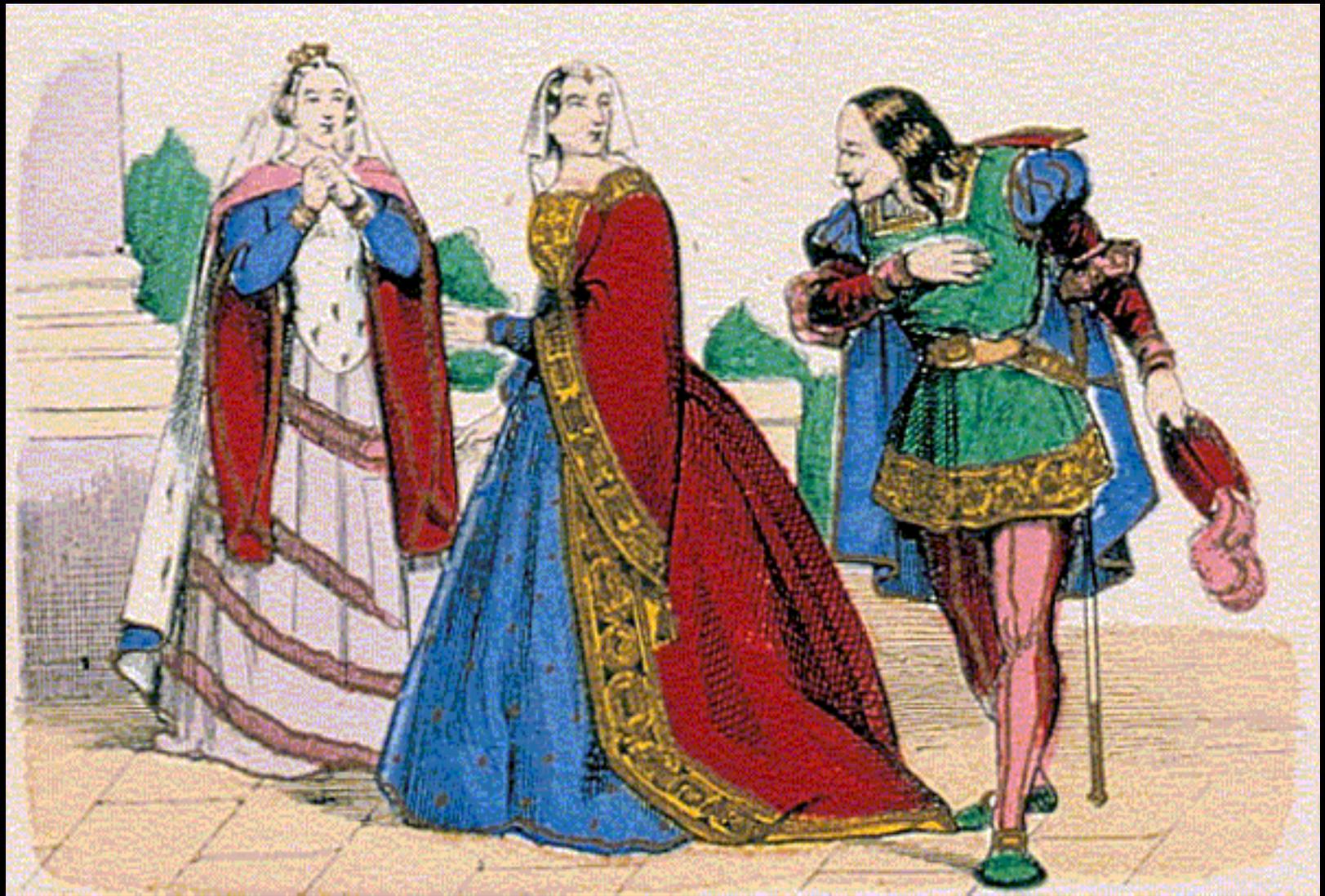
Voici quelques autres exemples d'images d'Épinal



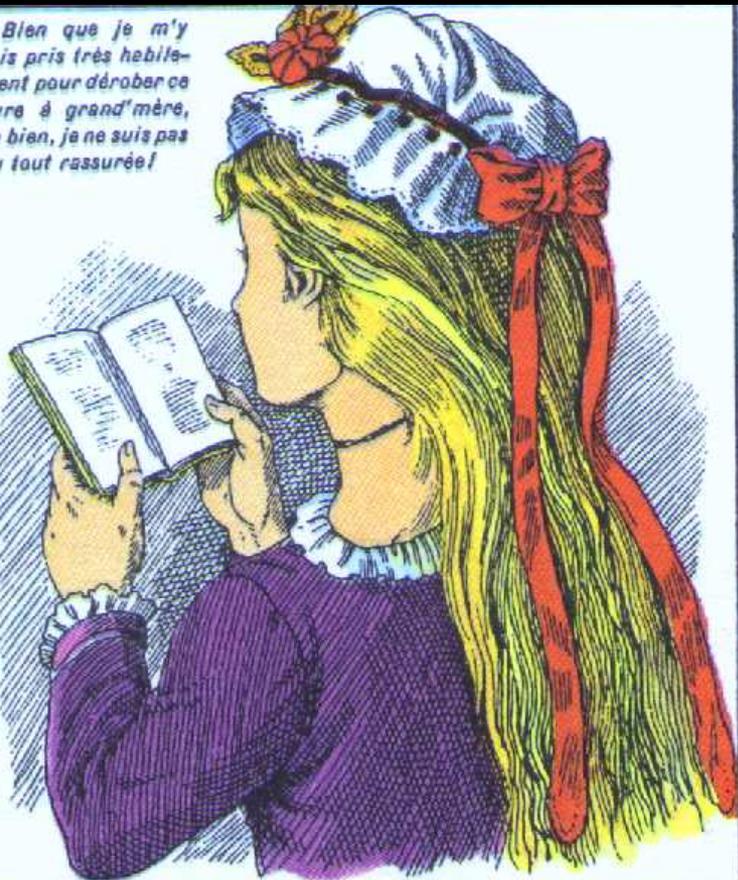


CADET ROUSSEL EST BON ENFANT...

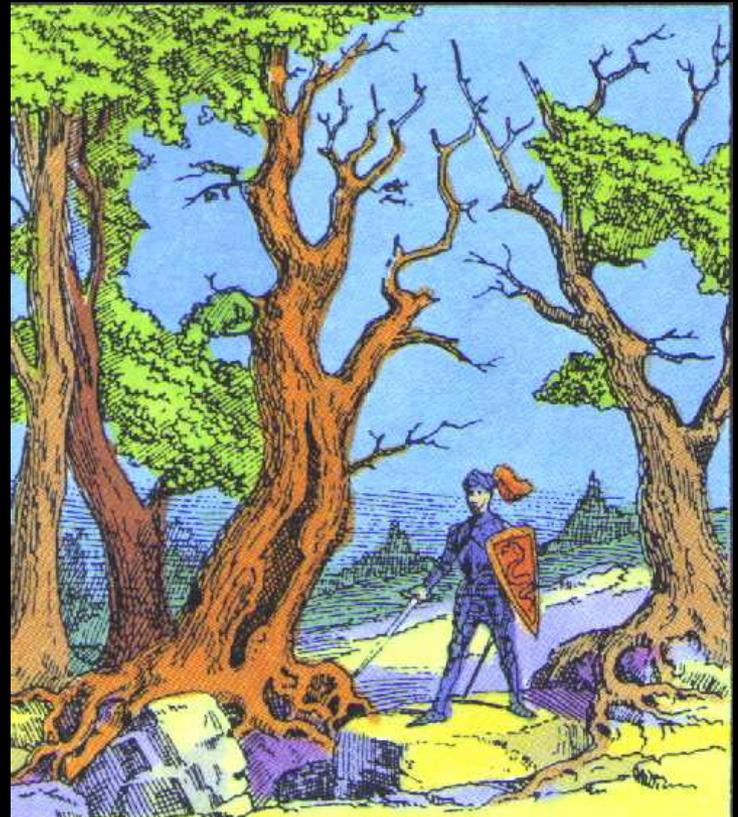
© Images d'Épave
Cadet Roussel est un personnage de la culture
populaire française.



*Bien que je m'y
sois pris très habile-
ment pour dérober ce
livre à grand'mère,
eh bien, je ne suis pas
du tout rassurée!*



*C'est qu'aussi, elle sait tout, grand'mère! ...par son petit doigt,
dit-elle.... moi, je le crois plutôt un peu sorcière. Voyez-donc, je vous
prie, si elle ne se cache point par ici?*



*Abordant sans terreur la forêt enchantée,
De deux sombres géants retraite redoulée,
Un vaillant chevalier les provoque au combat:
Mais les géants cachés ne lui répondent pas.*

Le Mal

Tandis que les crachats **rouges** de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel **bleu** ;
Qu'**écarlates** ou **verts**, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le **feu** ;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'**herbe**, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !.. -

- Il est un Dieu, qui rit aux **nappes** damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'**or** ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet **noir**,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Le Dormeur du Val.

C'est un trou de **verdure** où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson **bleu**,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit **vert** où la lumière pleut.

Les pieds dans les **glaïeuls**, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous **rouges** au coté droit.

Au Cabaret-Vert, cinq heures du soir

Depuis huit jours j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.

- Au Cabaret-Vert : je demandais des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai *les sujets très naïfs*
De la tapisserie. - Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

- Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure ! -
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans *un plat colorié,*

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, - et m'emplit la chope immense, avec sa mousse
Que dorait un rayon de soleil arriéré

Dès lors, ce n'est pas un hasard si le grand recueil de poèmes en prose de Rimbaud se nomme

Illuminations,

mot qu'il faut entendre au sens anglais d'*enluminures*, comme le laissent entendre les sous-titres qu'il avait envisagés dans des conversations avec ses amis :

Painted Plates

Coloured Plates













